

Les confluent

[P. analogie. Point de rencontre
de deux ou plusieurs voies]

Au bonheur des vieux

Dans le quartier Nord de Bruxelles, à la réputation « délicate », un havre tient bon le cap de l'accueil des personnes âgées, depuis l'habitat solidaire à l'accompagnement social en passant par un centre de jour. Biloba, un modèle à suivre.

Julien, Teresa, Dominique... Puis Rafael, Abderrahmane, Georgette, Eric... Lundi, 15 h, les habitants de la Maison Biloba convergent vers leur salle commune et sa grande table blanche. Dans un fauteuil, devant la télé au son éteint, Mama Mfuambi, fatiguée, écoute les bavardages d'une oreille. Certains voisins ne viendront pas, trop affaiblis, ou simplement absents. « Ce serait bien que tout le monde soit là », regrette Dominique, qui a emménagé dans son appartement il y a quelques mois. « Mais certains ne comprennent pas bien le français », justifie Julien.

« *Imagine que pour vous, qui êtes toujours présents, actifs, cela peut-être décevant, reconnaît Melanie Spinnoy, de l'Asbl Services Sociaux des Quartiers 1030, qui leur rend visite tous les quinze jours et réunit ceux qui le veulent bien. Pour d'autres, cela peut cependant être effectivement difficile et fatigant de suivre toute une réunion.* »

Dans les quinze logements de l'habitat solidaire de l'Asbl Maison Biloba Huis, tous sont des seniors – certains ont la soixantaine, d'autres jusqu'à 90 ans. Chacun loue son appartement (au tarif social et selon les conditions du Foyer Schaarbeekois) et l'occupe de façon indépendante, mais peut aussi profiter de tout ce qu'il y a autour : de la salle commune bien-sûr, avec son salon télé, sa cuisine – et ses charges payées par l'association, histoire qu'il y fasse toujours chaud, « et que les gens n'aient pas peur de se rencontrer », sourit Nathalie Parmentier, la coordinatrice générale de l'association –, mais également des activités partagées entre habitants ou avec d'autres au centre de jour ouvert au rez de chaussée, ou encore de l'accès aux permanences sociales qui ont lieu sur place. »



Lundi, c'est réunion pour les habitants de la Maison Biloba. On discute des projets, de l'agenda, des problèmes à régler. On rit aussi beaucoup.



» « Ici nous n'offrons pas de services de soins, détaille la responsable, nous leur permettons plutôt de trouver des relations de confiance. Nous tissons un réseau autour de la personne, pour rétablir son autonomie quand celle-ci se fragilise - toujours avec son accord, elle est absolument actrice de son projet de vie. »

Dans la salle commune, la réunion suit son cours. Ici se discutent les petits tracas du quotidien - Julien se demande quand est nettoyé l'ascenseur, Rafael veut parler des caves où il faut changer des serrures - mais aussi des projets collectifs et des rendez-vous proposés. Grand sujet d'information du jour, les changements à venir dans le ramassage des poubelles : le « tout-venant » ne sera plus à déposer sur le trottoir qu'une fois par semaine, les restes de fruits, légumes ou autre nourriture doivent aller dans le sac orange. Dominique lance l'idée d'un compost collectif. « C'est quand même un peu de travail, il faut le retourner », hésite Melanie. « On va souvent manger au Poverello ou dans les autres restaurants sociaux, remarque Julien, on ne cuisine que très peu... »

Discrimination maximale

L'Asbl est née d'une interrogation, dans les années 2000, des associations actives dans le secteur de la santé du quartier Brabant. Cette partie de la capitale, partagée entre Schaerbeek et Saint-Josse, proche de la gare du Nord, connue pour son artère commerciale turco-marocaine mais aussi ses prostituées et, depuis la période du confinement, pour son trafic de drogue et ses consommateurs de crack, est très multiculturelle et paupérisée. Or, là aussi, des personnes vieillissent, et se retrouvent en grande difficulté. « Elles vivent parfois dans des logements inadaptés, voire insalubres, certaines ont des propriétaires abusifs, voient leurs loyers augmenter et se retrouvent à devoir quitter l'appartement dans lequel elles habitent depuis très longtemps, décrit Nathalie Parmentier. Des personnes de plus de 60 ans, à petits revenus, issus de la multiculturalité, avec quelquefois un faible accès au français... elles ont toutes les caractéristiques possibles de discrimination au logement. » Mais pour bon nombre d'entre elles, aller dans une maison de repos n'a pas de sens... Teresa, une habitante de la maison d'origine taiwanaise, se souvient ainsi avec une grande tristesse de son père, placé par nécessité dans un établissement de soins. « J'ai toujours en tête cette image de lui, assis seul dans le réfectoire, à attendre son repas... Il aimait beaucoup manger, et aurait voulu retrouver les plats de son enfance. Il ne parlait pas le français. Chez nous c'est une honte de mettre nos parents dans une maison de repos, ce n'est pas notre coutume. » Quand ce fut le tour de sa mère, elle s'en est occupée à domicile. Et aujourd'hui elle vit à Biloba. « Un proverbe dit "mieux vaut de bons voisins qu'une famille lointaine". Je terminerai mes jours ici si c'est possible : on ne se sent pas seul, on est comme des frères et sœurs. »



© Vincent de la Cour

Julien est l'un des plus anciens occupants de l'immeuble. Un de ses bons souvenirs ? « Quand le roi et la reine sont venus visiter la maison, nous étions tous en costume, et il m'ont pris pour le directeur ! »

En 2009, après l'organisation de groupes de parole avec des habitants du quartier pour déterminer les besoins, les envies, les projets de la Maison Biloba Huis se dessinent et se mettent en place. Portés par une coopérative, E.M.M.A - du nom des associations fondatrices, Eva vzw, Maison Médicale Nord et Aksent -, ils débütent par l'organisation d'un centre d'accueil de jour pour seniors, déménagé en 2016 à la rue des Plantes, là où sont trouvés, acquis et rénovés les bâtiments (par la coopérative et la SLRB, Société du logement de la région de Bruxelles-capitale) devenus à présent un centre névralgique de l'accueil des personnes âgées du quartier.

Dans ces rues agitées, où les coups de klaxon font partie du fond sonore permanent, le calme de la petite cour pavée apaise immédiatement. Un jeune et encore frêle ginkgo biloba, symbole de longévité, de résistance et de la maison, trône en son cœur. Dans la grande pièce du centre de jour, bien qu'un peu sombre, les chansons résonnent ce jour-là avec entrain, de La Macarena à des standards italiens. « C'est plein de chaleur humaine », témoigne Lilliane, une jeune femme qui aime venir passer du temps au centre - et peu importe que certains ici aient deux fois son âge. « C'est tellement convivial qu'on se laisse prendre au jeu et on participe ! »

Une soixantaine de personnes fréquentent les lieux, d'une vingtaine de cultures différentes.

« Ouvert sur le quartier, c'est un espace de rencontre, raconte Nathalie Parmentier. Il y a toujours quelqu'un ici, les habitants y voient de nouvelles têtes, ils peuvent venir boire un café... » Le mardi midi, c'est repas collectif, et qui veut participe à la cuisine. « Je cuisine parfois des tajines, ou des

« Nous devons entretenir ce pourquoi la mixité nous enrichit. Vu les parcours de vie de chacun, les difficultés du quartier, notre situation géographique dans le fond d'une cuvette, où il peut faire sombre et humide... Il faut amener de l'oxygène sinon nous étoufferions tous »

Nathalie Parmentier, coordinatrice générale de l'Asbl Maison Biloba Huis.

soupes marocaines, se réjouit Abderrahmane, habitant de Biloba depuis bientôt deux ans, mais dans le quartier depuis plus d'une dizaine d'années et ancien cuisinier. Tout le monde est très content. » Atelier de peinture, numérique, bien-être, film, débat, tissage ou jardinage, cours de pilates, sortie - ou simplement papote dans les fauteuils tout confort en sirotant un café, les liens se créent au fil des activités. Y compris avec l'extérieur : dans le couloir sont affichés les bons plans du quartier, les menus des restaurants sociaux, les avis de quelques-uns sur un film ou une expo. Une collaboration intergénérationnelle est née avec une école voisine. « Je lancerais bien l'idée d'une carte d'accès à leur cour de récré, se dit Nathalie Parmentier... Nous voulons être un lieu d'empowerment du quartier - certains donnent par exemple un coup de main comme bénévoles à l'association d'aide aux sans abris Poverello. »

« Il y a toujours quelque chose qui se passe, renchérit Julien, nous sommes incités à sortir de chez nous. Ailleurs on vit souvent dans l'isolement, on se replie sur soi-même. On a la télé, mais bon... » Les habitants rencontrés se réjouissent tous de la solidarité qui s'est développée entre eux. « Tout le monde ne s'entend pas avec tout le monde, constate la coordinatrice de l'association, mais il y a toujours au moins une personne qui veille sur une autre, quelqu'un sera là pour aller chercher un repas pour un malade. » Pour Dominique, la dernière arrivée, vivre à Biloba a redonné du sens à sa vie. Sa solitude lui avait fait perdre l'appétit, elle a retrouvé ici « une certaine santé ». « J'ai le numéro de téléphone de chacun, je peux les appeler pour leur proposer de manger ensemble. J'ai pris 5 kilos en trois mois », sourit-elle. Souvent plutôt assez isolés, en rupture familiale ou avec des enfants loin, les habitants et les habitués du centre de jour se resocialisent, progressivement. « Il faut trouver la juste mesure et sa juste place, note Nathalie Parmentier, quelques-uns parfois s'investissent trop et puis saturent... »

Le monde entier dans les coursives

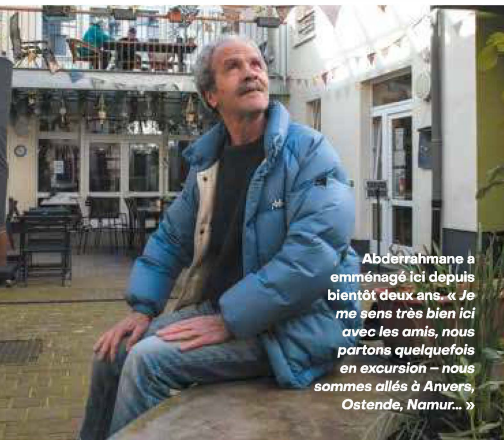
« Le 8 mai, vous pouvez participer à une formation sur la communication non-violente », signale Mélanie Spinnoy aux participants de la réunion du premier étage. « C'est vrai que certaines personnes s'énervent vite », remarque Teresa. « J'ai failli me disputer avec toi pour des affaires de religion, répond Julien, mais j'ai dit stop, on en reste là. Et on n'est pas fâché. »

A 76 ans, le Brusseloir fait partie des plus anciens locataires. « Bien sûr chacun a ses habitudes, et il y a parfois des bavardages, des reproches - moi je réponds toujours "je n'ai pas vu"... Et ensemble nous apprenons beaucoup de choses. » Se croisent dans les coursives de l'immeuble des personnes originaires du Congo, du Maroc, de l'Equateur, d'Albanie... Lorsqu'un appartement se libère, le choix du nouvel occupant par l'association veille à maintenir l'équilibre, en évitant d'avoir plus d'un tiers des habitants d'une même culture. Eric, engagé dans le projet avant même la construction, a collaboré à la rédaction du règlement d'ordre intérieur. « Nous avions prévu de créer un comité pour résoudre les éventuels problèmes entre nous, se souvient-il. Finalement nous n'en avons pas eu besoin jusqu'ici. Evidemment il y a quelques frictions, sur l'usage de la télévision dans la salle commune par exemple, mais les gens ici ont dépassé 60 ans, alors tout le monde essaie d'arrondir les angles. » Bien loin du cliché des vieux ronchons ?

Pour la coordinatrice, travailler l'ouverture est toujours nécessaire. « Nous devons entretenir ce pourquoi la mixité nous enrichit. Vu les parcours de vie de chacun, les difficultés du quartier, notre situation géographique dans le fond d'une cuvette, où il peut faire sombre et humide... Il faut amener de l'oxygène sinon nous étoufferions tous. »

Le projet Tuk-tuk fait partie de ces bouffées d'air frais. Faisant le constat que peu de gens sont fiers d'habiter le quartier - « au début certains membres de ma famille ne voulaient pas venir ici, raconte Eric, ils trouvaient le quartier trop sale » - et que beaucoup en réalité ne le quittent jamais - « c'est quand même pratique, on trouve tout à proximité » -, l'Asbl a cherché un moyen de créer de l'estime et de faire bouger les habitants âgés. Grâce à des chauffeurs-pédaleurs bénévoles, ceux-ci se baladent dans un tuk-tuk, vont faire un tour dans un parc ou un autre quartier, un café ou une gaufre offerts à la clé. « Je connais des jeunes Sénégalais, signale Lilliane, ils seront ravis de jouer les chauffeurs. Ce n'est pas un problème s'ils sont sans papiers ? » Depuis ce véhicule un peu particulier, les interactions avec les gens croisés sont immédiatement positives. « Prendre soin des aînés fait partie des cultures des personnes qui fréquentent le quartier, constate Nathalie Parmentier. Et quand je demande aux consommateurs de crack de ne pas prendre leur dose devant chez nous parce que les personnes âgées n'osent pas sortir, ils se déplacent volontiers, il y a du respect. »

Ouvert depuis 2016, l'habitat solidaire a déjà connu des départs et des décès, et certains de ses occupants deviennent très âgés. « Il y a des fragilités qui s'installent, constate la coordinatrice générale de l'Asbl, et nous nous interrogeons sur notre rôle. Notre porte est toujours ouverte, et si nous constatons un changement de comportement nous allons nous en inquiéter. Mais il y a à présent un vrai travail de veille à réaliser - pour lequel nous aimerions avoir les moyens d'engager quelqu'un... »



Abderrahmane a emménagé ici depuis bientôt deux ans. « Je me sens très bien ici avec les amis, nous partons quelquefois en excursion – nous sommes allés à Anvers, Ostende, Namur... »

► Au premier, la réunion prend peu à peu fin. Abderrahmane signale qu'il n'a toujours pas d'eau chaude et attend depuis quatre mois que le Foyer Schaebeekois, responsable de la gestion du bâtiment, vienne s'occuper de sa situation. Mélanie Spinnoy lui conseille d'aller à l'Union des locataires, rédiger avec eux un courrier, ou de se faire aider par l'assistant social de son association, les Services sociaux des quartiers 1030. Il sera là demain, à la permanence organisée au rez-de-chaussée. « Il faut garder des traces écrites de votre demande, des preuves », explique-t-elle.

« Il y a toujours quelque chose qui se passe, nous sommes incités à sortir de chez nous. Ailleurs on vit souvent dans l'isolement, on se replie sur soi-même. On a la télé, mais bon... »

Julien, occupant de l'habitat solidaire.

« Sinon il faut faire comme mon voisin, Anisse, rigole Eric, il est allé se déshabiller dans le bureau du Foyer, pour leur montrer qu'il ne pouvait plus se laver... Le lendemain ils étaient là ! » « On pourrait peut-être tous y aller ! », s'esclaffe l'assemblée... – Laure de Hesselle

www.maisonbilobahuis.be

CitiSen, aider même les plus isolés

Les lundis et vendredis, c'est l'équipe de CitiSen, le troisième volet de l'Asbl Maison Biloba Huis, qui est à l'écoute des aînés de l'immeuble ou du quartier, dans un petit bureau qui donne sur la cour. Projet pilote pérennisé depuis peu, son objectif est de toucher les personnes âgées isolées, à la fois par des permanences (les « Ruches ») dans trois endroits, dont ici, mais aussi par du porte-à-porte et lors d'événements dans l'espace public, pour entrer en contact avec ceux qui ne viennent pas d'eux-mêmes dans les associations, et lutter ainsi contre le non recours aux droits. Par équipe de deux, un professionnel et un bénévole du quartier – qui peut notamment aider à la traduction – tentent de détecter et de déterminer les éventuels problèmes et se font le relais vers les services concernés, accompagnant les habitants dans leurs demandes. Des formations – premiers secours, ergothérapie et adaptation, etc. – sont également proposées aux personnes et aux aidants proches. Fracture numérique qui se creuse au fil de la digitalisation des administrations, illettrisme ou faible maîtrise du français, logement inadapté, besoins d'aide à la vie quotidienne... « Notre volonté est de permettre à chacun de rester le plus longtemps possible à domicile – tant que c'est son choix », développe Gladys Segaeert, la responsable du projet. Que ce soit au centre de jour, dans la petite communauté de l'habitat solidaire ou pour les gens touchés par CitiSen, le principe est toujours le même, capital : garder la personne au centre, libre de ses décisions. « Beaucoup de services oublient cela, regrette Gladys Segaeert, et prennent des décisions "pour leur bien" sans tenir compte de leur avis. Or même avec des troubles cognitifs, un senior reste une personne. Mais ce secteur est méconnu, y compris par les professionnels, il fait un peu peur. » Et du coup, trop fréquemment, les équipes de CitiSen se retrouvent devant des situations déjà très complexes. « On se demande comment nul ne s'en est inquiété plus tôt... Mais souvent, alors que le soignant ou l'aide ménagère est le seul contact de la personne âgée avec l'extérieur, il reste dans son champ de compétence. Un infirmier ne va pas s'occuper de l'insalubrité d'un appartement... » Aussi, CitiSen revendique un champ le plus large possible, et relaie, accompagne auprès de ceux les plus à même de régler la question du senior. « Nous, nous ne disons jamais non. » –

www.citisen.be

Face aux bouleversements écologiques et sociaux en cours et à venir, comment, individuellement et collectivement, renforcer notre « être-au-monde » ? Comment dépasser les dualismes réducteurs – raison/émotions, masculin/féminin, nature/culture... –, et parvenir à faire société ? Comment réussir notre nécessaire transition intérieure sans verser dans l'éco-anxiété, le déni ou le défaitisme ? Stimuler les imaginaires et construire des récits porteurs de transformations ? Agir en conscience et créer de nouveaux liens entre humains et non-humains ? Toutes ces questions essentielles sont au cœur de l'ouvrage *Reliance* publié ce mois-ci chez Actes Sud. Un livre-somme, co-écrit par

un sociologue, une formatrice-facilitatrice et un éco-psychologue qui croisent leurs savoirs et leur praxis de manière vivante et accessible. Rien n'est laissé au hasard autour de la figure du « méditant-militant » : les ressorts de l'engagement, les freins et les tabous intérieurs, la nécessaire dimension politique, etc. Multi-sourcé, agrémenté de témoignages et de réflexions philosophiques, *Reliance* propose, en outre, vingt-quatre « pratiques de transition intérieure » pour aller plus loin. *Imagine* vous propose quelques bonnes feuilles de ce livre à destination d'un large public, qui pose les bases d'une « culture régénératrice », comme l'appelle Rob Hopkins dans sa préface.

chose. On sait déjà que ça ne sera pas facile et qu'on n'est même pas sûrs de gagner. Mais franchement, est-ce que ça ne vaudrait pas le coup d'essayer ? Quand est-ce qu'on y va ? »

L'humanité à la croisée des chemins

« Réveillons-nous ! » Au commencement de la transition est souvent la conscience. Plus précisément la lucidité. Un exercice ni drôle ni facile, douloureux même, mais incontournable. Le poète résistant René Char la définit comme « la blessure la plus rapprochée du soleil ». Dans ce mot, il y a *lux* : la lumière. Être une personne lucide, c'est plus qu'être informé. C'est être (r)éveillée et touchée. Voir et comprendre les choses avec clarté. À la lumière non seulement de notre raison logique, mais aussi du cœur. Car si, comme l'affirme le philosophe Jean-Pierre Dupuy, « nous n'arrivons pas à croire à ce que nous savons », c'est que nous sommes souvent dissociés intérieurement. Entre la tête et le cœur, le mental et les émotions. L'enjeu consiste à ne pas refouler ces dernières, à nous ouvrir à ce qui est affecté en nous par les informations. Autrement dit, à laisser résonner dans tout notre être « les échos de la Terre qui pleure » et les clameurs qui montent de la société. Une nécessité pour sortir du déni, de l'aveuglement et de la fuite en avant, perceptibles tant chez les élites que dans une grande partie de la population. Nous sommes entrés dans l'Anthropocène, une nouvelle ère géologique marquée par l'impact destructeur des activités humaines sur la biosphère et son évolution. Les maux planétaires, dont les médias nous abreuvant quotidiennement, sont bien documentés : dérèglements climatiques, extinction massive des espèces, catastrophes naturelles, disparition des forêts primaires et des récifs coralliens, épuisement des matières premières, fonte des glaciers, inégalités croissantes, migrations et exclusions de tous ►

Reliance

« Réveillons-nous ! » Le clip du duo d'apprentis artistes engagés « Pensée sauvage a fait le buzz sur les réseaux sociaux. Sur un sommet enneigé, au moment où le soleil se lève, une jeune femme en débardeur, Camille, slame par moins douze degrés un appel vibrant à une insurrection politico-écologique des consciences pendant qu'une autre, Léa, le danse. En plein Covid, les deux militantes font résonner le cri d'une jeunesse devant une « Terre qui se consume à mesure que l'on consomme ». Elles offrent aussi une bonne expression de ce qui se joue dans la transition : « Si le jour d'après » consiste simplement à refermer la parenthèse, à reprendre le cycle infernal qui a rendu possible ce virus, alors nous aurons perdu. » Puissant, poétique, le texte dit la nécessité de se bouger sans attendre l'action d'en haut, le besoin d'audace et de courage, l'importance de la reliance profonde : « Aimer assez la vie pour se battre pour elle », « mettre les mains dans la terre », « débrancher les écrans » et « se reconnecter au vivant ». Car « nous sommes la nature et, si elle disparaît, nous disparaissions avec elle ». Par la lumière de l'aube, le mouvement de la danse et l'énergie de la parole, la vidéo offre un puissant message de motivation, d'engagement et d'esérance : « Nous sommes la première génération à vivre les conséquences du réchauffement climatique et la dernière à pouvoir y faire quelque